

PROBLÈMES
D'AMÉRIQUE LATINE II

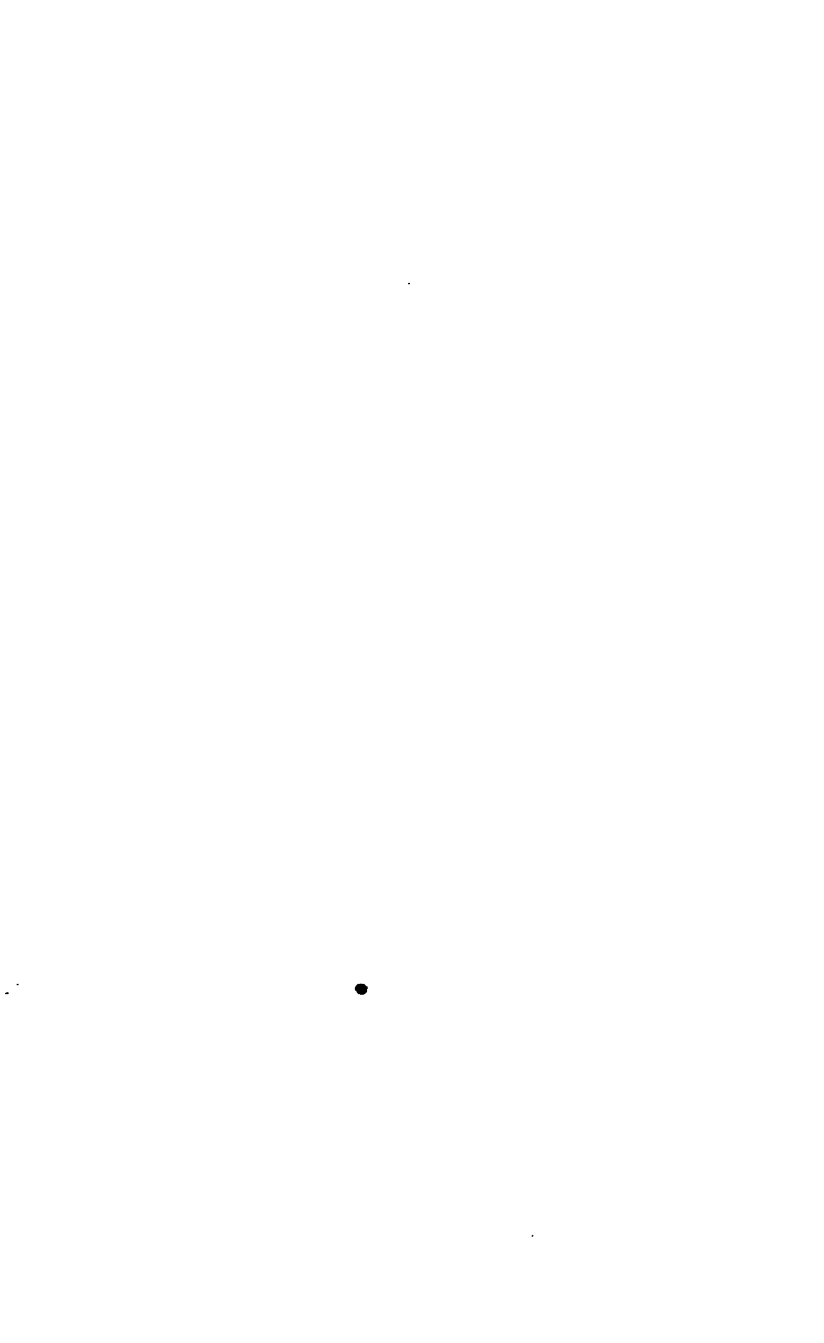
Signal
d'une troisième
voie ?

par Georges Friedmann

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication



*Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
© 1961 Librairie Gallimard.*

*Las fronteras se borran cuando es cuestión
de implantar el derecho y la paz o de aplastar
la tiranía y la injusticia.*

BOLIVAR

AVANT-PROPOS

Un nouveau voyage m'a mené en Amérique latine au cours de l'été 1960. Je me suis arrêté au Brésil et en Argentine, puis à Santiago-du-Chili où le Comité directeur de la Faculté latino-américaine des Sciences sociales se réunissait, enfin au Mexique. De là, j'ai passé quelques semaines aux États-Unis.

Après mes premiers séjours, j'avais exprimé la conviction que seule une vision d'ensemble des problèmes économiques et sociaux de ce continent pourrait l'arracher à l'état de crise permanente qui est le sien. L'« opération panaméricaine », lancée en juin 1958 par le président Juscellino Kubitschek, m'avait paru, malgré les multiples difficultés et méfiances auxquelles elle se heurte, une prometteuse initiative. En 1961, l'aggravation de la situation, accentuée par la résurgence de la guerre froide, a malheureusement confirmé des craintes que certains de mes amis latino-américains jugeaient, en 1959, excessives. La

révolution cubaine a été le réactif qui, dans maint secteur de l'opinion publique, a rendu plus sensibles les maux et cristallisé les mécontentements. Aussi ai-je été particulièrement curieux d'observer comment elle a été accueillie par divers milieux en divers pays.

Le lecteur discernera aisément, à travers ces pages, un thème essentiel. L'Amérique latine, comme je le notais il y a deux ans, est à la fois un monde neuf, hardiment, ardemment tendu vers les réalisations les plus modernes, et un vieux monde par l'art de vivre et les savoureuses traditions de ses véritables élites. Va-t-elle apporter une contribution originale à la civilisation dont notre siècle est en quête et, tout en surmontant son sous-développement économique, découvrir, incarner une manière nouvelle d'assimiler le progrès technique, l'industrialisation, le confort matériel, le « bonheur » au xx^e ou au xxi^e siècle? Beaucoup de bons esprits, dans les milieux les plus variés, y sont persuadés qu'elle ne peut trouver enfin son équilibre et réaliser sa vocation que dans une *troisième voie* : distincte, à la fois, du « capitalisme yankee » et du communisme à la manière soviétique ou chinoise. D'où l'immense intérêt, les espérances, les passions suscitées diversement mais partout, au sud du rio Bravo, par Fidel Castro et son arrivée au pouvoir. S'agissait-il, comme l'affirmaient les enthousiastes, de la première révolution authentique dans *nuestra America*? Cuba,

malgré l'échelle réduite de son expérience, était-elle un exemple, démontrant qu'il était possible d'écarter les branches étouffantes du dilemme Washington ou Moscou? Suivant, chacun selon son style, cet exemple, les peuples d'Amérique latine allaient-ils prouver aux autres pays du Tiers Monde les chances d'une troisième voie, jalonnée par un ensemble original de réformes sociales, d'institutions politiques, de traits culturels? Ces quelques remarques éclairent le titre choisi pour ce petit volume.

Je lui ai adjoint, comme au précédent, un appendice statistique, mais plus étoffé. Ceux qui auront le temps d'en prendre connaissance y verront, traduites en chiffres, certaines des causes (au reste interdépendantes) de la crise chronique où se débat cette vaste région, en particulier les rythmes d'une démographie galopante et la tendance naturelle des pays économiquement sous-développés à la paupérisation.

Voici donc une seconde esquisse de quelques « problèmes d'Amérique latine ». La périodicité de mes voyages justifiera peut-être ces rapides prises de vues, plus promptes à saisir une situation très mouvante que ne le feraient des études plus complètes, mais aussi plus distantes de l'événement. Je pense avoir, en 1962, l'occasion de juger sur place dans quelle mesure l'administration Kennedy aura répondu à l'intention, vigoureusement répétée, de placer l'Amérique latine au premier

rang de ses préoccupations et de promouvoir avec elle une nouvelle « alliance pour le progrès, *alianza para progreso* ¹ ».

Paris, mars 1961.

Pendant que s'imprimaient ces pages s'est produit un événement capital pour l'ensemble du monde latino-américain et ses relations avec les États-Unis : la tentative d'invasion de Cuba préparée avec l'aide et déclanchée avec le consentement du gouvernement de Washington, le sanglant échec des commandos anticastristes après trois jours de combats (17-19 avril). J'ai ajouté sur épreuves un chapitre consacré à cette opération dont les graves et multiples conséquences (y compris le coup porté dans l'œuf au « NewDeal » promis à l'Amérique latine par M. Kennedy) sont sans commune mesure avec son importance militaire.

En ce moment même, à La Havane, Fidel Castro proclame solennellement la naissance de la « Première République socialiste démocratique d'Amérique latine ».

1^{er} mai 1961.

1. Message du président Kennedy au Congrès, 30 janvier 1961.

I

*Entre Fidel
et l'Oncle Sam*



Extrait de la publication

I. CE BARBU

« LES » TIENT EN ÉCHEC

Pour qui séjourne périodiquement en Amérique latine, il était clair, l'été dernier, quelques jours après y avoir mis le pied, qu'elle s'était promue, en moins de deux ans depuis ma dernière visite, au rang de « zone dangereuse » d'une planète qui, hélas, n'en manque pas.

Si on les envisage à l'échelle du continent et non pas dans le détail d'améliorations régionales dont, au reste, il importe de ne pas sous-estimer la valeur, tous les problèmes que j'avais désignés avec inquiétude dans une première prise de vues ¹, étaient aggravés par leurs implications et par les nouveaux remous de la guerre froide. Déséquilibre dans la répartition des revenus nationaux, malaise entretenu par des structures sociales archaïques, décalage de plus en plus sensible de la croissance économique par rapport au taux « explosif » de l'expansion démographique, ciseaux accentués entre l'indice moyen du prix des

1. *Problèmes d'Amérique Latine*, Gallimard, 1959.

produits importés et celui des produits exportés, détérioration des niveaux de vie dans de larges secteurs des populations, instabilité politique dans beaucoup de pays, nous aurons l'occasion de revenir sur quelques-uns de ces faits et leurs incidences. Face à la stabilisation de la monnaie au Chili et en Argentine, qui est à l'actif des gouvernements Alessandri et Frondizi, les progrès de l'indispensable coordination des économies (et particulièrement dans la création de nouvelles industries), du marché commun, de l'« opération pan-américaine » déclenchée par le président Kubitschek en juin 1958, sont très lents. L'opinion publique, qui aurait pu être remuée, éclairée par une campagne massive s'en désintéresse ou les ignore. La conscience continentale demeure embryonnaire. Par contre, on constate que les peuples d'Amérique latine ont, dans des proportions et avec des sentiments qui varient grandement selon les pays et les milieux, les yeux fixés sur Cuba dont la révolution suscite chez beaucoup un intérêt, qui va jusqu'à l'enthousiasme et la passion. Du Brésil au Mexique, en passant par l'Argentine, le Chili, le Pérou, Fidel Castro a été pour moi comme ces personnages de drames célèbres dont, sur scène, tout le monde parle et que le spectateur ne voit jamais.

Rien, peut-être, ne m'a davantage instruit de la marche des faits et des esprits que mes entretiens répétés à Santiago-du-Chili, avec un groupe de boursiers de la Faculté latino-

américaine des Sciences sociales ¹, jeunes hommes et jeunes femmes, de formation et d'âges variés, venus du Mexique et des principaux États du continent Sud pour suivre un entraînement intensif de deux ans avant de retourner dans leurs pays, comme professeurs d'université ou chercheurs spécialisés. De ces réunions vivantes auxquelles participaient ces bons observateurs des problèmes nationaux, très soucieux, par ailleurs, d'action éclairée, se détachent quelques orientations communes.

Les États-Unis (il en est bien vite question, dès qu'on écoute un Latino-Américain) ont, disent-ils, contribué à maintenir et même encouragé de scandaleuses inégalités sociales, des structures périmées qui empêchent toute croissance économique rationnelle. Partout, sauf en Bolivie, où une expérience est en cours, mal engagée, semble-t-il, et à Cuba, des réformes agraires s'imposeraient d'urgence. La politique américaine des mains libres au capital et au profit privés a conduit à l'exploitation effrénée des matières premières, des produits du sol et du sous-sol au bénéfice de grandes compagnies comme l'United Fruit. Reprocher aux États-Unis d'avoir longtemps accordé leur appui à des régimes tyranniques

1. Cet établissement international, créé par l'U. N. E. S. C. O. en 1957 avec l'appui des États de l'Amérique latine, comprendra un faisceau d'« Écoles latino-américaines » consacrées aux principales sciences sociales. La première école organisée a été celle de sociologie; d'autres (économie, sciences politiques et administration) doivent suivre.

Signal



d'une troisième voie ?

Un nouveau voyage a mené Georges Friedmann en Amérique Latine au cours de l'année 1960. Il s'est arrêté au Brésil, en Argentine, au Chili, au Mexique et, de là, aux États-Unis. Les craintes qu'exprimait, il y a deux ans, son premier essai ont été largement confirmées. L'aggravation de la situation économique, l'irruption de la guerre froide, l'invasion manquée de Cuba ont mis en vedette l'Amérique Latine parmi les « zones dangereuses » de la planète. A travers les observations vivantes ici réunies, la révolution cubaine apparaît comme le réactif qui, partout, a manifesté les maux, cristallisé les mécontentements. Le lecteur y retrouve, à chaque page, les questions que s'est posées le sociologue durant ses visites d'usines, de mines, d'écoles, ses entretiens avec des syndicalistes, des ingénieurs, des agronomes, ses randonnées à travers les campagnes ou les banlieues ouvrières.

Fidel Castro incarne-t-il la première révolution authentique dans *nuestra America* ? Les États-Unis, redevenant, avec Kennedy, une grande nation démocratique en marche, vont-ils effacer l'image de « l'affreux américain » qui se promène dans des millions de têtes, du Rio Bravo jusqu'à la Terre de Feu ?

L'Amérique Latine va-t-elle, tout en se réformant, s'unissant, surmontant son « sous-développement », découvrir au XX^e siècle une nouvelle manière d'assimiler le progrès technique, l'industrialisation, le bonheur ? Va-t-elle enfin trouver son équilibre, réaliser sa vocation pour la liberté dans une « troisième voie » distincte à la fois du « capitalisme yankee » et du communisme à la manière soviétique ou chinoise ?